

l'Empereur. Dans la première jouissance de ses nouveaux livres, il avait passé toute la nuit à lire et à dicter des notes à Marchand; il était fort fatigué, ma visite lui a donné du repos, il a fait sa toilette et nous avons été nous promener dans le jardin.

Pendant le dîner, l'Empereur parlait des immenses lectures de sa jeunesse; tous les livres qu'il vient de parcourir relatifs à l'Égypte lui font voir qu'il n'avait rien oublié de ce qu'il avait lu; il n'avait rien, ou presque rien à corriger de ce qu'il avait dicté sur l'Égypte; il y avait ajouté bien des choses qu'il n'avait pas lues, mais qu'il se trouve, par ces livres, avoir deviné juste.

On a parlé de la mémoire: il disait qu'une tête sans mémoire est une place sans garnison; la sienne était heureuse, elle n'était point générale, absolue; mais relative, fidèle, et seulement pour ce qui lui était nécessaire. Quelqu'un ayant dit que sa mémoire, à lui, tenait de sa vue, qu'elle devenait confuse par l'éloignement des lieux et des objets, à mesure qu'il changeait de place, l'Empereur a repris que pour lui, la sienne

tenait du cœur, qu'elle conservait le souvenir fidèle de tout ce qui lui avait été cher.

A propos de bonne mémoire et de tendres ressouvenirs, je dois placer ici un mot de l'Empereur, qui m'a échappé dans le temps. Racontant un jour à table une de ses affaires en Égypte, il nommait numéro par numéro, les huit ou dix demi-brigades qui en faisaient partie; sur quoi M^{me} Bertrand ne put s'empêcher de l'interrompre, demandant comment il était possible, après tant de temps, de se rappeler ainsi tous ces numéros. « Madame, le souvenir d'un » amant pour ses anciennes maîtresses » fut la vive réplique de Napoléon.

Après dîner, l'Empereur s'est fait apporter mon Atlas, voulant y vérifier le résumé de tout ce qu'il venait de parcourir dans ses livres sur l'Afrique, et il s'est étonné de l'y retrouver si fidèlement.

Il est passé de là au commerce, à ses principes, aux systèmes qu'il a enfantés. L'Empereur a combattu les économistes, dont les principes pouvaient être vrais, disait-il, dans leur énoncé, mais devenaient vicieux dans leur application.

La combinaison politique des divers Etats, continuait-il, rendait ces principes fautifs; les localités particulières demandaient à chaque instant des déviations de leur grande uniformité. Les douanes, que les économistes blâmaient, ne devaient point être un objet de fisc, il est vrai; mais elles devaient être la garantie et les soutiens d'un peuple; elles devaient suivre la nature et l'objet du commerce. La Hollande, sans productions, sans manufactures, n'ayant qu'un commerce d'entrepôt et de commission, ne devait connaître ni entraves, ni barrière. La France, au contraire, riche en productions, en industrie de toutes sortes, devait sans cesse être en garde contre les importations d'une rivale qui lui demeurerait encore supérieure; elle devait l'être contre l'avidité, l'égoïsme, l'indifférence des purs commissionnaires.

« Je n'ai garde, disait l'Empereur, de
 » tomber dans la faute des hommes à
 » systèmes modernes; de me croire, par
 » moi seul et par mes idées, la sagesse
 » des nations. La vraie sagesse des nations
 » c'est l'expérience. Et voyez comme rai-
 » sonnent les économistes: ils nous van-

» tent sans cesse la prospérité de l'An-
 » glèterre, et nous la montrent cons-
 » tamment pour modèle. Mais c'est elle
 » dont le système des douanes est le plus
 » lourd, le plus absolu, et ils déclament
 » sans cesse contre les douanes; ils vou-
 » draient nous les interdire. Ils proscri-
 » vent aussi les prohibitions; et l'Angle-
 » terre est le pays qui donne l'exemple
 » les prohibitions; et elles sont en effet
 » nécessaires pour certains objets; elles
 » ne sauraient être suppléées par la force
 » des droits: la contrebande et la fan-
 » taisie feraient manquer le but du lé-
 » gislateur. Nous demeurons encore en
 » France bien arriérés sur ces matières
 » délicates: elles sont encore étrangères
 » ou confuses pour la masse de la société.
 » Cependant quel pas n'avions-nous pas
 » fait, quelle rectitude d'idées n'avait pas
 » répandue la seule classification gra-
 » duelle que j'avais consacrée de l'agri-
 » culture, de l'industrie et du commerce!
 » objets si distincts et d'une graduation
 » si réelle et si grande!

» 1° *L'agriculture*; l'âme, la base pre-
 » mière de l'Empire.

» 2° *L'industrie*; l'aisance, le bonheur
 » de la population.

» 5° *Le commerce extérieur*; la surabondance, le bon emploi des deux autres.

» L'agriculture n'a cessé de gagner durant tout le cours de la révolution. Les étrangers la croyaient perdue chez nous. En 1814, les Anglais ont été pourtant contraints de confesser qu'ils avaient peu ou point à nous montrer.

» L'industrie ou les manufactures et le commerce intérieur ont fait sous moi des progrès immenses. L'application de la chimie aux manufactures les a fait avancer à pas de géant. J'ai imprimé un élan qui sera partagé de toute l'Europe.

» Le commerce extérieur, infiniment au-dessous dans ses résultats aux deux autres, leur a été aussi constamment subordonné dans ma pensée. Celui-ci est fait pour les deux autres; les deux autres ne sont pas faits pour lui. Les intérêts de ces trois bases essentielles sont divergens, souvent opposés. Je les ai constamment servis dans leur rang naturel, mais n'ai jamais pu ni dû les satisfaire à la fois. Le temps fera connaître ce qu'ils me doivent tous, les ressources nationales que je leur ai créées, l'affranchissement des Anglais

» que j'avais ménagé. Nous avons à présent le secret du traité de commerce de 1785. La France crie encore contre son auteur; mais les Anglais l'avaient exigé sous peine de recommencer la guerre. Ils voulurent m'en faire autant après le traité d'Amiens; mais j'étais puissant et haut de cent coudées. Je répondis qu'ils seraient maîtres des hauteurs de Montmartre, que je m'y refuserais encore; et ces paroles remplirent l'Europe.

» Ils en imposèrent un aujourd'hui, à moins que la clameur publique, toute la masse de la nation ne les forcent à reculer; et ce servage, en effet, serait une infamie de plus aux yeux de cette même nation, qui commence à posséder aujourd'hui de vraies lumières sur ses intérêts.

» Quand je pris le gouvernement, les Américains, qui venaient chez nous à l'aide de leur neutralité, nous apportaient les matières brutes, et avaient l'impertinence de repartir à vide, pour aller se remplir à Londres des manufactures anglaises. Ils avaient la seconde impertinence de nous faire leurs paiements, s'ils en avaient à faire, sur

» Londres, de là les grands profits des
 » manufacturiers et des commissionnaires
 » anglais, entièrement à notre détriment.
 » J'exigeai qu'aucun Américain ne pût
 » importer aucune valeur, sans exporter
 » aussitôt son exact équivalent; on jeta
 » les hauts cris parmi nous, j'avais tout
 » perdu, disait-on. Qu'arriva-t-il, néan-
 » moins? C'est que mes ports fermés, en
 » dépit même des Anglais, qui donnaient
 » la loi sur les mers, les Américains revin-
 » rent se soumettre à mes ordonnances.
 » Que n'eussé-je donc pas obtenu dans
 » une meilleure situation!

» C'est ainsi que j'avais naturalisé au
 » milieu de nous les manufactures de
 » coton, qui comportent :

» 1° *Du coton filé*. Nous ne le filions
 » pas; les Anglais le fournissaient même
 » comme une espèce de faveur.

» 2° *Le tissu*. Nous ne le faisons point
 » encore; il nous venait de l'étranger.

» 3° Enfin *l'impression*. C'était notre
 » seul travail. Je voulus acquérir les deux
 » premières branches; je proposai au
 » Conseil d'État d'en prohiber l'importa-
 » tion; on y pâlit. Je fis venir Ober-
 » kamph; je causai long-temps avec lui;
 » j'en obtins que cela occasionnerait une

» secousse sans doute; mais qu'au bout
 » d'un an ou deux de constance, ce serait
 » une conquête dont nous recueillerions
 » d'immenses avantages. Alors je lançai
 » mon décret en dépit de tous; ce fut
 » un vrai coup d'État.

» Je me contentai d'abord de prohiber
 » le tissu; j'arrivai enfin au coton filé, et
 » nous possédons aujourd'hui les trois
 » branches, à l'avantage immense de notre
 » population, au détriment et à la douleur
 » insigne des Anglais: ce qui prouve qu'en
 » administration comme à la guerre, pour
 » réussir il faut souvent mettre du carac-
 » tère. Si j'avais pu réussir à faire filer le
 » lin comme le coton, et j'avais offert un
 » million pour prix de l'invention, que
 » j'aurais obtenue indubitablement sans
 » nos malheureuses circonstances*, j'en
 » serais venu à prohiber le coton, si je
 » n'eusse pu le naturaliser sur le con-
 » tinent.

» Je ne m'occupais pas moins d'encou-
 » rager les soies. Comme Empereur et
 » Roi d'Italie je comptais cent vingt mil-
 » lions de rente en récolte de soie.

* En effet, le lin se file aujourd'hui comme le coton, à Verviers et à Liège.

» Le système des licences était vicieux
 » sans doute ! Dieu me garde de l'avoir
 » posé comme principe. Il était de l'in-
 » vention des Anglais ; pour moi , ce n'é-
 » tait qu'une ressource du moment. Le
 » système continental lui-même dans son
 » étendue et sa rigueur, n'était, dans mes
 » opinions, qu'une mesure de guerre et
 » de circonstance.

» La souffrance et l'anéantissement du
 » commerce extérieur, sous mon règne,
 » étaient dans la force des choses, dans
 » les accidens du temps. Un moment de
 » paix l'eût ramené aussitôt à son niveau
 » naturel. »

Lundi 24.

Artillerie. — Son usage. — Ses vices. — An-
 ciennes Ecoles.

L'Empereur avait passé les vingt-
 quatre heures entières, disait-il, dans
 ses Moniteurs sur la Constituante. Il s'en
 était amusé comme d'un roman. Il y
 voyait, observait-il, poindre les hommes
 qui ont plus tard joué un si grand rôle.
 Toutefois il avouait qu'il était nécessaire
 d'avoir une idée des ressorts extérieurs,
 autrement ce qu'on lisait sur cette assem-
 blée perdait beaucoup de son intérêt,

de sa couleur ; demeurait souvent même
 inintelligible. L'esprit des premiers mo-
 mens, les premiers intérêts de la révo-
 lution, demeureraient entièrement sou-
 terrains, etc.

Après dîner l'Empereur a beaucoup
 parlé sur l'artillerie. Il eût désiré plus
 d'uniformité dans les pièces, moins de
 subdivision. Le général était souvent
 hors d'état de juger leur meilleur em-
 ploi, et rien ne pouvait être supérieur
 aux avantages de l'uniformité dans tous
 les instrumens et tous les accessoires.

L'Empereur se plaignait qu'en général
 l'artillerie ne tirait pas assez dans une ba-
 taille. Le principe à la guerre était qu'on ne
 devait pas manquer de munitions : quand
 elles étaient rares, c'était l'exception ;
 hors de cela, il fallait toujours tirer. Lui,
 qui avait souvent manqué périr par des
 boulets perdus, qui savait de quelle im-
 portance c'eût été pour le sort de la ba-
 taille et de la campagne, il était d'avis
 de tirer sans cesse, sans calculer les dé-
 penses des boulets. Bien plus, s'il eût
 voulu, disait-il, fuir le poste du danger,
 il se serait mis à trois cents toises plutôt
 qu'à huit cents : à la première distance
 les boulets passent souvent sur la tête ;

à la seconde, il faut que tous tombent quelque part.

Il disait qu'on ne pouvait jamais faire tirer les artilleurs sur les masses d'infanterie, quand ils se trouvaient attaqués eux-mêmes par une batterie opposée. C'était lâcheté naturelle, disait-il gaiement, violent instinct de sa propre conservation. Un artilleur parmi nous se récriait contre une telle assertion. — « C'est » pourtant cela, continuait l'Empereur, » vous vous mettez aussitôt en garde contre qui vous attaque; vous cherchez à le détruire, pour qu'il ne vous détruise pas. Vous cessez souvent votre feu, pour qu'il vous laisse tranquille et qu'il retourne aux masses d'infanterie, qui sont pour la bataille d'un bien autre intérêt, etc. »

L'Empereur revenait souvent sur le corps de l'artillerie au temps de son enfance : c'était le meilleur, le mieux composé de l'Europe, disait-il; c'était un service tout de famille, des chefs entièrement paternels, les plus braves, les plus dignes gens du monde, purs comme de l'or; trop vieux, parce que la paix avait été longue. Les jeunes gens en riaient parce que le sarcasme et l'ironie

étaient la mode du temps; mais ils les adoraient, et ne faisaient que leur rendre justice*.

Mardi 25.

Nous avons reçu le troisième et dernier envoi des livres apportés par la frégate. L'Empereur s'est beaucoup fatigué en travaillant lui-même au débailage.

Sur les trois heures, l'Empereur a reçu plusieurs présentations, entre autres l'Amiral et sa femme. Il s'est trouvé souffrant, et a diné dans son intérieur avec le Grand-Maréchal.

Mercredi 26.

Mes instructions et mes dernières volontés sur l'impression des campagnes d'Italie. — Idées de l'Empereur sur le général Drouot. — Sur la bataille d'Hohenlinden.

L'Empereur m'a fait venir avec mon fils, et nous a assigné notre travail dans les Moniteurs pour l'accomplissement et

* Napoléon, dans ses dernières volontés, s'est ressouvenu de ce sentiment, et l'a consacré par un legs en faveur des enfans ou des petits-enfans du baron Dutheil, son ancien chef d'artillerie : « Comme souvenir de reconnaissance, » est-il écrit de sa main, pour les soins que ce

la vérification des chapitres de notre campagne d'Italie.

L'Empereur, bien qu'il en eût dit précédemment, n'avait pourtant pas repris son travail, et je me réjouis fort d'une circonstance qui semblait devoir provoquer enfin une ferveur nouvelle.

Il s'agissait de recueillir dans le *Moniteur* tous les rapports, les lettres officielles, de manière à en composer les pièces justificatives. L'Empereur voulait qu'elles fussent classées, et que nous en évaluassions l'étendue, afin qu'il pût calculer d'un trait de plume celle de l'impression, en m'observant de nouveau que tous ces soins étaient désormais les miens; que je ne travaillais plus là que pour moi. Douces paroles, auxquelles le son de sa voix, l'air de familiarité, toute son expression donnaient bien plus de prix encore que leur signification!

L'Empereur m'a dit si souvent que cette relation des campagnes d'Italie porterait mon nom, qu'il me la donnait, qu'elle serait mienne, que je puis bien

» brave général prit de nous, lorsque nous
» étions comme lieutenant et capitaine sous ses
» ordres. »

m'abandonner peut-être au rêve de leur impression future, et tracer ici déjà mes idées à cet égard, afin que mon fils les recueillant, puisse les suivre, si cet instant arrivait trop tard pour moi.

L'Empereur me donne là un monument précieux, magnifique, national; ne le compromettons, ne le dégradons pas. Aussi, point de spéculations à son sujet, nul bénéfice détrimental surtout. Et ce n'est pas assez encore; je veux en outre l'entourer de soins et de détails de sentimens qui lui soient tout particuliers.

Ainsi, 1° Garder la propriété de l'ouvrage: il formera au plus quatre volumes.

2° Faire les frais de l'impression, et la soigner soi-même.

3° Rechercher s'il n'y aurait pas moyen que les cartes fussent faites par des officiers de l'armée d'Italie; l'impression composée et exécutée par des ouvriers sortis de la même armée, ainsi que le libraire, etc.... Ce concours serait heureux, j'y attacherais le plus grand prix.

4° Comme il n'y a pas un mot dans cette relation qui ne vienne de l'Empereur, que c'est de son entière dictée, ne permettre, sous aucun prétexte, la

plus légère altération ni correction, etc., à moins que ce ne fût par quelque note qui en donnât le motif ou l'explication.

5° Composer son introduction du résumé de tout ce que j'ai recueilli dans mon Journal sur les premières années de l'Empereur, antérieures au commencement de sa relation.

6° Tirer cent exemplaires, sans aucune épargne de frais, et avec tout le luxe possible, pour être vendus, quelque soit d'ailleurs leur véritable valeur intrinsèque, *mille francs pièce*. On pourra joindre à chacun de ces exemplaires, non pas un *fac simile*, mais quelques lignes de l'écriture véritable de Napoléon, dont j'ai une certaine quantité en mes mains.

7° Garder en réserve une seconde centaine d'exemplaires pareils aux précédens, pour être vendus avec le temps, si les premiers sont épuisés, à *cinq cents francs*.

8° Après ces deux cents exemplaires, ne plus tirer que sur du papier le plus commun et aux moindres frais possibles, de manière à pouvoir livrer l'ouvrage à un très-bas prix. Tout invalide de l'armée d'Italie le recevra gratis,

tout soldat blessé ne le paiera que moitié, et tout officier les trois quarts.

9° Traiter avec un libraire anglais, un allemand, un russe, un italien et un espagnol, de manière à leur assurer une traduction antérieure à tous leurs confrères, sans autre rétribution de leur part que l'obligation de prendre cinq cents exemplaires français, ou de s'engager eux-mêmes, s'ils le préféraient, à répandre les cinq cents premiers exemplaires de leur édition avec le texte français en regard.

10° Enfin, si le bénéfice de l'ouvrage le permet, imprimer comme complément et suite de l'ouvrage, les rôles de l'armée d'Italie, qu'on pourra se procurer sans doute aux archives de la guerre. Si mon fils venait à avoir d'autres idées, ou qu'on lui en procurât de meilleures, il les joindra à celles-ci, ou leur donnera la préférence, si elles le méritent. Un moyen sûr d'en obtenir et de ne pas se tromper à cet égard, serait de s'entourer d'un petit comité de membres de cette armée d'Italie qui eussent le même zèle pour cet ouvrage*.

* Cet article, ainsi que plusieurs autres, ne

Aujourd'hui à diner, l'Empereur passait encore en revue ses généraux. Il a

se trouve ici que parce que le Mémorial n'est que la répétition fidèle du manuscrit tel qu'il fut composé dans les temps, sur les lieux mêmes.

Un critique anonyme, dont, au demeurant, j'ai peu ou point à me plaindre, dans un volume que beaucoup ont pris pour la suite du Mémorial, parce qu'il en porte le titre, revient à plusieurs reprises, et avec une espèce de malice, sur ce qui s'y trouve dit relativement aux Campagnes d'Italie, suggérant des doutes ou exprimant de la surprise touchant la destination que je rapporte avoir été si souvent exprimée par Napoléon. « Comment, se demande-t-il, s'il en était ainsi, l'auteur du » Mémorial n'a-t-il que des fragmens de ces » Campagnes? » Ce critique trouve bien plus naturel que Napoléon les ait mises dans les mains du général Montholon, comme plus versé dans les affaires de guerre, et il conclut par faire l'observation que, dans tous les cas, le fait demeure en opposition avec la promesse de Napoléon, puisque c'est M. de Montholon qui publie aujourd'hui ces Campagnes d'Italie.

Mais le critique anonyme, s'il eût lu le Mémorial avec attention, aurait vu que les paroles de Napoléon, à cet égard, répétées si souvent dans ce Journal, ne se bornaient pas à des conversations privées; mais qu'elles avaient été prononcées devant tous et même à table, si bien qu'il n'est aucun de nous, ni même aucun

fait l'éloge de beaucoup d'entre eux; la plupart n'existent plus. Il élevait au plus

des gens qui ne pût être appelé en témoignage, et cette circonstance dès-lors eût dû prendre, aux yeux du critique, le caractère de la notoriété. Voilà pour ses doutes.

Quant à ses diverses objections et à sa surprise, je répons qu'en lisant attentivement encore,

1° Il eût trouvé, au 29 décembre 1816, tome VIII, et ailleurs, pourquoi l'auteur du Mémorial ne se trouve posséder que quelques fragmens de la Campagne d'Italie.

2° Il eût lu, de décembre 1817 à mars 1818, même volume, que le général Bertrand, depuis mon retour en Europe, m'écrivait de Longwood pour m'annoncer ces Campagnes dès qu'on pourrait saisir l'occasion favorable.

3° Il aurait appris dans plusieurs endroits, qu'en écrivant sous la dictée de Napoléon, nous nous en tenions strictement à ses seules paroles, et qu'il eût trouvé fort mauvais que nous nous fussions permis aucune altération de notre chef; dès-lors l'ignorance de la guerre dans l'un ou l'habileté dans tout autre serait entièrement étrangère à la chose.

4° Enfin, quant à la contradiction mentionnée par l'anonyme entre le fait et la promesse de Napoléon, je ferai remarquer que plusieurs années s'étaient écoulées depuis qu'on m'avait arraché d'auprès de Napoléon, que j'étais à deux mille lieues de lui, que sur sa fin il avait même lieu de douter que j'eussasse encore;

haut point les talens et les facultés du général Drouot. Tout est problème dans la vie, disait-il; ce n'est que par le connu qu'on peut arriver à l'inconnu. Or, il connaissait déjà, observait-il, comme certain dans le général Drouot, tout ce qui pouvait en faire un grand général. Il avait les raisons suffisantes pour le supposer supérieur à un grand nombre de ses maréchaux. Il n'hésitait pas à le croire capable de commander cent mille hommes. « Et peut-être ne s'en doute-t-il pas, ajoutait-il, ce qui ne serait en lui qu'une qualité de plus. »

Il est revenu sur la bravoure prodigieuse de Murat et de Ney, dont le courage, disait-il, devançait tellement le

et on comprendra facilement qu'en cet état de chose l'absence, le temps et la distance ont pu créer en lui bien des motifs d'altérer sa résolution première; d'ailleurs, n'était-il pas le maître d'altérer cette résolution suivant sa simple fantaisie; et puis, c'est qu'il a adopté, dans ses derniers momens, une mesure bien plus entière, bien plus complète que celle des publications partielles, mesure de laquelle j'ai été le premier à me féliciter, celle de réunir entre les mains des exécuteurs testamentaires tout ce qu'il avait dicté, avec instruction d'en publier une édition de luxe dédiée à son fils.

jugement! Et voilà l'énigme, concluait-il après quelques développemens, de certaines actions dans certaines gens; l'inégalité entre le caractère et l'esprit: elle explique tout.

La conversation a conduit à la bataille d'*Hohenlinden*, si célèbre. « C'était, disait l'Empereur, une de ces grandes actions enfantées par le hasard, obtenues sans combinaisons. Moreau, répétait-il alors, n'avait point de création, il n'était pas assez décidé; aussi valait-il mieux sur la défensive. *Hohenlinden* avait été une échauffourée; l'ennemi avait été frappé au milieu même de ses opérations, et vaincu par des troupes qu'il avait lui-même déjà coupées et qu'il devait détruire. Le mérite en était surtout aux soldats et aux généraux des corps partiels qui s'étaient trouvés le plus en péril et avaient combattu en héros. »

Nous disions à l'Empereur, au sujet de sa campagne d'Italie, des victoires rapides et journalières dont elle avait occupé la renommée, qu'il avait dû avoir bien des jouissances. « Aucune, répondait-il. — Mais au moins Votre Majesté en a bien procuré au loin? — Cela se

» peut; au loin on ne lisait que le succès,
 » on ignorait la position. Si j'avais eu des
 » jouissances, je me serais reposé; mais
 » j'avais toujours le péril devant moi, et
 » la victoire du jour était aussitôt oubliée,
 » pour s'occuper de l'obligation d'en rem-
 » porter une nouvelle le lendemain, etc.»

Hohenlinden, Moreau, me rappellent
 une opinion bien caractéristique d'un
 général très-distingué (Lamarque). Il
 avait été attaché à Moreau, s'était trouvé
 long-temps sous ses ordres, et cherchant
 à me faire comprendre la différence du
 faire de ce général avec celui de Napo-
 léon, il disait : « Si leurs deux armées
 » eussent été en présence, et qu'on eût
 » eu quelque temps à se retourner, je
 » me serais mis dans les rangs de Moreau,
 » tant il y aurait eu de régularité, de
 » précision, de calcul : il était impossible
 » de lui être supérieur à cet égard, peut-
 » être même de l'égaliser. Mais si les deux
 » armées étaient venues au devant l'une
 » de l'autre, à la distance de cent lieues,
 » l'Empereur eût escamoté trois, quatre,
 » cinq fois son adversaire avant que celui-
 » ci eût eu le temps de se reconnaître. »

Jeudi 27.

Les rats, vrai fléau pour nous, etc. — Impos-
 tures de lord Castlereagh. — Héritières
 françaises.

Nous avons failli n'avoir point de dé-
 jeûner : une irruption de rats qui avaient
 débouché de plusieurs points dans la
 cuisine durant la nuit, avait tout enlevé.
 Nous en sommes littéralement infestés;
 ils sont énormes, méchants et très-har-
 dis; il ne leur fallait que fort peu de
 temps pour percer nos murs et nos plan-
 chers. La seule durée de nos repas leur
 suffisait pour pénétrer dans le salon, où
 les attirait le voisinage des mets. Il nous
 est arrivé plus d'une fois d'avoir à leur
 donner bataille après le dessert; et un
 soir, l'Empereur voulant se retirer, celui
 de nous qui fut lui prendre son chapeau,
 en fit bondir un des plus gros. Nos pal-
 freniers avaient voulu élever des volailles,
 ils durent y renoncer, parce que les rats
 les leur dévoraient toutes. Ils allaient
 jusqu'à les saisir la nuit, perchées sur les
 arbres.

Aujourd'hui, l'Empereur traduisant
 une espèce de revue ou journal dans
 lequel il se trouvait que lord Castle-